

engagea le combat, le 13 septembre, par une attaque impétueuse qui vint se briser contre les rangs profonds des lignes anglaises ; rien ne put les rompre ; Wolfe cependant était tombé en chargeant les Français qui reculaient : " Je meurs content," ce fut sa dernière parole. Monckton, qui le remplaça, fut remporté tout sanglant du champ de bataille. Mais en ralliant ses soldats dispersés, Montcalm fut frappé d'une balle dans les reins.

Il voulut rester à cheval et pourvoir au salut de ses troupes ; puis, quand la retraite eut été assurée, quand il eut adressé un magnanime appel à la générosité du général Townsend envers son armée et les Canadiens, il retourna à Québec, soutenu par deux grenadiers, et ne souleva plus qu'à son âme ; la religion, qu'il avait toujours aimée, vint adoucir les derniers moments du héros vaincu ; le 14, à quatre heures du matin, il expira. Le 18, Québec capitulait.

Un an après, le 8 septembre 1760, malgré les efforts du chevalier de Lévis, digne lieutenant de Montcalm, les Anglais entraient à Montréal, et le Canada était perdu pour la France. Choiseul, tout puissant alors, n'avait rien fait pour le secourir, et le honteux traité de 1763 sanctionna cette séparation.

La perte de notre plus belle colonie et la mort héroïque de Montcalm firent peu de bruit en France : à Versailles où dominaient Mme de Pompadour, à Paris où régnait Voltaire, les esprits avaient d'autres préoccupations. Pendant que le corps de Wolfe était ramené triomphalement en Angleterre, les restes du général français demeuraient obscurément ensevelis dans la chapelle des Ursulines de Québec. En 1827 seulement, un obélisque de granit fut élevé dans cette ville aux deux adversaires, portant leurs noms et ces mots : *Mortem virtus, communem famam historia, monumentum posteritas dedit.* En France, Montcalm n'a pas une statue.

Mais outre sa renommée si pure et si grande, le brave général a laissé dans ses lettres un impérissable reflet de lui-même. C'est un des charmes du livre si intéressant, mais un peu abrégé, du R. P. Sommervogel, de lire ces fragments la plupart inédits de sa correspondance. Quelle modestie ! Quel profond sentiment du devoir ! Quelle foi chrétienne dans cette âme si intrépide ! " J'ai eu dix enfants, écrit-il en 1752, il ne m'en reste que six..... Dieu veuille les conserver tous et les faire prospérer, et pour ce monde et pour l'autre. On trouvera peut-être que c'est beaucoup, et surtout quatre filles pour une fortune médiocre ; mais Dieu laissera-t-il jamais ses enfants au besoin ? Aux petits des oiseaux..."

Voilà le père ; veut-on voir le chrétien ? A peine débarqué au Canada, il écrit à sa mère de faire dire " une grand'messe pour remercier Dieu de notre bonne navigation et demander continuation du bon succès." En 1751, son régiment tient garnison à Limoges, au moment du jubilé. " Nos cavaliers y assistèrent, écrit-il. Les Pères Jésuites leur firent une retraite, dont les exercices spirituels, proportionnés à leurs besoins, n'empêchaient pas qu'on ne les exerçât quasi tous les jours, soit à pied, soit à cheval." Ces cavaliers possédaient à coup sûr les deux qualités que Joseph de Maistre demande au soldat, craindre Dieu et n'avoir pas peur du canon. Ils étaient dignes de leur chef.

Si la France a laissé dans l'ombre une de ses gloires les plus pures, le Canada a conservé vivant le souvenir de Montcalm. Le 14 septembre 1859, centième anniversaire de sa mort, les Canadiens se pressèrent en foule dans la chapelle des Ursulines de Québec, et firent sceller sur le mur un monument de marbre noir rappelant le dévouement et la mort du héros. Ils ont fait mieux encore ; ils ont conservé ses traditions de soldat français et chrétien ; ils ont versé leur sang autour de Rome pour la défense de l'Eglise ; ils l'ont versé sur les champs de France dans

nos dernières luttes. Il n'y a pas longtemps, un missionnaire visitait un hôpital des Etats-Unis : " Je suis Français, dit un malade.—De quelle partie de la France ?—Du Canada."

JULES-MARIE RICHARD.

—L'Union.

(Notice sur le livre du R. P. Sommervogel : *Comme on servait autrefois.*)

Instruction publique.

LES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES EN RUSSIE.

Les librairies qui publient des ouvrages destinés à l'éducation populaire sont nombreuses en Russie. La spéculation privée s'y est consacrée de toutes parts et en tire à l'ordinaire d'assez beaux bénéfices : il est vrai d'ajouter qu'en Russie, comme ailleurs, la spéculation subordonne souvent à ses intérêts courants les intérêts sacrés qui sont en jeu, et qu'il y a beaucoup à dire surtout en ce qui concerne le colportage. Naturellement on n'a pas les mêmes critiques à adresser aux sociétés philanthropiques qui prennent pour point de départ le désintéressement et, au besoin, le sacrifice ; et, c'est d'une institution de ce genre que nous voulons surtout parler : la Société pour la propagation des livres utiles, qui fonctionne depuis plusieurs années à Moscou.

Elle n'est nullement isolée, et se rattache à un mouvement général sur lequel les lecteurs du *Journal officiel* ont déjà reçu quelques renseignements sommaires (numéros des 18 décembre 1871, 8 et 15 janvier 1872).

Outre les innombrables dotations votées par les zemstvos (assemblées territoriales électives) pour la création, l'entretien et le développement des écoles primaires, et d'abord des séminaires d'instituteurs, l'initiative personnelle a pris un rôle considérable. En six ans, on a vu les donations privées en faveur de l'instruction populaire s'élever à 1,183,540 roubles (environ 4,140,000 fr.), et récemment un simple particulier, M. E. Narischkine, a donné 550,000 roubles (près de 2 millions de francs) pour la création d'un séminaire pédagogique. Dans certains districts, les premiers progrès de l'instruction populaire sont dus aux efforts opiniâtres et aux sacrifices d'un ou de plusieurs particuliers.

Il est assez remarquable que ce beau zèle des classes privilégiées en faveur des classes pauvres et ignorantes se soit développé, en Russie, précisément au lendemain de l'émancipation des serfs et de la conversion des paysans émancipés en petits propriétaires, double opération qui a ébranlé au moins pour quelques années la plupart des grandes fortunes du pays. La noblesse russe n'en avait pas moins réclamé, par des adresses unanimes, cette réforme qu'on lui proposait, à son détriment, en faveur de la prospérité et de l'avenir de la nation. La sollicitude et les sacrifices chaque jour renouvelés que l'on constate en vue de l'instruction du peuple, ne sont que la continuation de ce grand mouvement patriotique.

Ce qui nous paraît préférable encore aux actes individuels, si fréquents et si remarquables qu'ils puissent être, c'est l'action collective, qui seule assure la perpétuité et le développement régulier du bien.

La Société pour la propagation des livres utiles s'est recrutée dans la noblesse et la haute bourgeoisie de Moscou ; elle a fondé une librairie qui fournit les livres d'instruction et de lecture populaire au meilleur marché possible, et qui surtout favorise dans une large proportion les écoles et maisons d'éducation.

Ses propres éditions forment un fonds considérable. Elle s'est mise à la disposition de la société "Loisir et